

Une nouvelle écriture en cadavre exquis,
avec Joy Sorman sur air.laclass.com



Mes incroyables péripéties à travers le Temps





Mes incroyables péripéties à travers le Temps



Cette nouvelle a été écrite selon les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. Chapitre après chapitre, Joy Sorman et les collégiens ont ainsi imaginé cette fiction en ne pouvant lire que les dernières lignes des passages précédents.

Prologue _____ p. 7

écrit par Joy Sorman

Chapitre 1 _____ p. 10

écrit par Joy Sorman

Chapitre 2 _____ p. 15

écrit par les 3è d'Estelle Pianese et d'Emmanuelle Klimas
du Collège Jacques Cœur, Lentilly

Chapitre 3 _____ p. 22

écrit par les 4è de Caroline Vuillaume et Martine Hausberg
du Collège Jean Jaurès, Villeurbanne

Chapitre 4 _____ p. 26

écrit par les 3è de Nadia Rabia et Agnès Demesmay du
Collège Colette, Saint-Priest

Chapitre 5 _____ p. 29

écrit par les 4è de Véronique Chappuis, Alice Haberer et
Catherine Benhamou du Collège Gilbert Dru, Lyon 3è

Édité par les 3è de Pierre Cochet et Ghislaine Esmilaire,
Collège Jules Michelet, Vénissieux
Illustration de couverture : Jenna, Julie et Lina



Prologue

Joy Sorman

Le bus a tourné au coin du boulevard, virage un peu serré, a freiné dans un crissement et s'est immobilisé, expulsant un souffle pneumatique, comme un soulagement. Elles sont montées, mutiques, têtes baissées, ont composté six tickets, rejoint directement, sans hésitation, le fond du bus, et occupent maintenant les six sièges de la dernière rangée — alignement de fauteuils râpés, légèrement surélevés — six places qui offrent une vue panoramique sur l'ensemble des voyageurs. Elles ont relevé la tête. Je me tiens debout près du chauffeur et leur présence m'aimante aussitôt — leurs visages frondeurs qui semblent éclairés d'une lumière noire.

Les plus jeunes ont croisé mécaniquement les jambes, les plus âgées sont assises dos bien droit, cuisses parallèles, pieds joints. Elles se sont installées dans un ordre qui semble aléatoire, ni croissant ni décroissant. Je voudrais pourtant trouver un sens à leur disposition car, j'en suis certain, ces six femmes appartiennent à une même famille.

Leurs dents en or pourraient être un indice de cette parenté : chacune d'elles laisse entrevoir, dans un rire ou un bâillement, une ou plusieurs molaires étincelantes, une incisive d'un jaune précieux, une canine métallique. Je comprends que ces dents sont des bijoux.

La dentition de la femme la plus âgée est intégralement en or, sa bouche est un trésor mais le reste de son apparence est rapiécé et approximatif. Elle a peut-être quatre-vingts ans, je me dis qu'elle pourrait vendre une de ses dents pour s'acheter des vêtements neufs —mais sans doute tient-elle à sa mâchoire plus qu'à tout au monde, et vendre une seule de ces dents ce serait vendre son âme. Quand elle sourit, l'or illumine son visage bruni, fissuré par les rides.

La présence de ces six femmes modifie étrangement l'atmosphère du bus, elles irradient, mais c'est comme si j'étais le seul à les avoir remarquées, les autres voyageurs ne leur manifestent aucun intérêt, ne leur jettent même pas un regard, tandis que plus je les observe, plus montent en moi la fascination et la crainte, deux émotions enroulées en

une, qui me chauffent les tempes et me serrent le ventre.
Qui sont-elles ?

Mon imagination les transforme déjà en reines, exilées ou répudiées, en guerrières, en sorcières autant qu'en fées, et même en chasseurs de prime.

1. Six Femmes

Joy Sorman

Ces six femmes appartiennent à une même famille, mais ce ne sont pas leurs dents en or qui l'indiquent. C'est cette petite tache brune sur le haut de leur front, à la racine des cheveux, comme la carte d'une île déserte, six femmes, six taches, six îles aux contours différents mais aux superficies équivalentes, que je découvre alors que je me suis enfin approché d'elles, que j'ai avancé vers le fond du bus, les observant à la dérobée.

Une singularité pigmentaire, une étrangeté génétique et poétique, leur peau en commun, qui les prive d'anonymat, les rattache immédiatement et incontestablement à une lignée, famille marquée par une légère malédiction dermatologique. Comment alors passer inaperçu, renier les siens, mentir sur ses origines ?

Persuadé maintenant qu'elles sont de même ascendance, je voudrais deviner leurs liens familiaux. Qui est la mère, la tante, la sœur ou la cousine ? Qui a enfanté qui ? Qui est l'aînée et qui a l'autorité ?

J'identifie une plus jeune, une plus vieille, mais entre ces deux âges c'est la confusion, l'incertitude, visages mêmement pâles, cheveux onyx d'un brillant égal, yeux en amande, bouches on l'a dit; peut-être les jupes pour les unes, les baskets pour les autres, les cheveux courts ou longs, noués en queue de cheval ou défaits signaleraient une différence de génération. Leur timbre de voix sont proches également, et ces voix portent loin, du fond du bus jusqu'au chauffeur, phrases sonores, passées à la chaleur buccale de l'or, elles discutent entre elles, visages et bustes tournés les uns vers les autres à intervalles réguliers, dans une langue opaque qui ne ressemble à rien de ce que je connais, une langue lessée de consonnes, aux voyelles elliptiques ou escamotées, sifflées cul-sec comme une liqueur. Elles s'interpellent, se tiennent par les épaules, se désignent du doigt, moqueuses et bienveillantes — et je ne peux détacher mes yeux de leur sidérante parade. Parfois l'une d'elles pivote dans ma direction et de sa position légèrement surplombante, au cul du bus, me lance un regard noir: intimidé, honteux de les espionner, je me mets à cligner des yeux — signe de mon malaise.

À chaque fois que le chauffeur ralentit à l'approche d'une station, les six femmes se taisent, suspendent net leur parole, et alors le bus semble plongé dans un silence létal, le temps de charger les nouveaux voyageurs, qu'elles évaluent et détaillent comme s'ils passaient au détecteur de métaux, ou de mensonges. Puis le mouvement reprend, celui du bus, celui des phrases.

Ma station est passée depuis longtemps, je ne suis pas descendu, je veux rester avec elles, dans leur aura, dans leur champ magnétique, et rien d'urgent ne m'attend ce soir.

Elles descendent au terminus de la ligne, aux franges les plus reculées de la ville, sur un rond-point désertique planté d'un arbre et de trois lampadaires. Au loin la fumée blanche d'une usine de traitement des déchets, un terrain vague sans bordures, une autoroute sur la ligne d'horizon.

Mutiques à nouveau au moment de quitter le bus, comme si elles se méfiaient du chauffeur, elles reprennent leur babil rauque à l'air libre. Je descends, je les suis, je ne pense plus qu'à une chose, les suivre. Deux autres passagers me

précèdent pour aussitôt disparaître dans la grisaille, indifférents à cette mystérieuse procession de femmes.

Je me tiens à distance, quelques mètres derrière elles, je manipule mon portable pour me donner une contenance, ne pas éveiller les soupçons.

Six vélos emmêlés autour d'un lampadaire attendent les six femmes. Il faut quelques minutes pour détacher les antivols, récupérer tous les vélos, que chacune retrouve le sien, règle la hauteur de la selle et du guidon.

L'une d'elles à cet instant attire mon attention. Elle porte au poignet un bracelet de grelots, enfourche un vélo de course rouge. Elle est vêtue d'un jogging blanc satiné, pantalon et blouson accordés. Elle doit avoir vingt-cinq ans, elle est ronde et jolie, elle a la pâleur et les cheveux noirs de sa famille.

Je me souviens qu'un peu plus tôt dans le bus elle a posé sur ses genoux un sachet de fraises *Tagada* dont elle a mangé l'intégralité du contenu le temps du trajet, à la cadence d'un métronome —une fraise toutes les vingt secondes.

La nuit vient, leurs silhouettes s'estompent, elles se placent à nouveau en file indienne pour prendre la route, chacune enfourche son vélo, un pied sur la pédale, l'autre encore à terre, la plus âgée a pris la tête du cortège, elles rouleront bientôt vers le nord — mon cœur s'emballe, comment les suivre ? Je ne veux pas perdre leur trace, pas maintenant, pas déjà.

2. À la poursuite de six femmes

3è du Collège Les Servizières

Les voyant ainsi partir, entre la panique et le désir, je m'élance et je saisis un Vélo'v le plus vite possible. Je les suis de loin en essayant à tout prix de ne pas me faire repérer : tout en pédalant, j'observe, comme un touriste, les rues et les bâtiments. J'espère pouvoir rattraper ces femmes étranges et étrangères. Je longe les flots agités du Rhône. Les immeubles sont imposants, les gaz des voitures s'échappent et leurs odeurs nauséabondes m'éccœurent. Quelques arbres surgissent le long de la route mais ils sont très peu nombreux. Le vent me fait barrage : je crains de perdre ces femmes de vue. Elles se dirigent là vers la droite et je remarque que la plus âgée a de nouveau pris la tête du cortège ; mais cette fois la plus jeune est en dernière position.

Il est seize heures à présent, la plus vieille ouvre la marche, les autres femmes la suivent toujours, impassibles. Elles

déambulent lentement sur les trottoirs de la rue Grenette. La nuit commence à tomber, j'ai de plus en plus de mal à les suivre à cause du manque de lumière. Subitement, la vieille femme s'arrête devant un immeuble. Elle semble porter un certain intérêt à ce dernier. Je me rapproche de plus en plus de ces femmes qui m'intriguent. Je ne suis plus qu'à une dizaine de mètres du groupe lorsque la roue de mon vélo écrase une canette. Une des femmes se retourne alors je me cache derrière une publicité d'arrêt de bus. Heureusement qu'elle ne m'a pas vu!

Le cortège s'avance vers l'entrée de l'immeuble. La vieille parle dans sa langue inconnue et la porte principale s'ouvre toute seule: comment est-ce possible? Elle arrive vers une petite fille, arrivée je ne sais comment devant ce hall. Mais celle-ci semble pétrifiée de terreur. Elle boit des sortes de paroles magiques. La vieille tend son bras en avant. Quelque chose de puissant a l'air de se dégager de sa main. Tellement puissant que le corps de la petite fille paraît figé. La vieille récite quelque chose, certainement

des formules de malédiction, mais je ne comprends qu'un mot : Alicia ? — probablement le prénom de la fillette. Elle lève brusquement ses bras en l'air. Cette fois je peux entendre quelques parties : « Ales, Dales, Toles ». La petite fille s'agenouille devant elle. Un halo lumineux de couleur or sort de la bouche de la vieille et plus précisément de ses dents en or ! Je vois alors, sur le front de la petite fille, une tache rouge apparaître peu à peu. La même tache que les autres portent au front : un signe de ralliement ?

Cette scène inhabituelle prend fin. La petite fille semble toute désorientée. Une des femmes du groupe, probablement l'une des plus jeunes, prend la main de l'enfant pour la guider. La vieille reprend sa place, à l'avant du cortège. Elles reprennent aussitôt leur route vers le Nord. Je suis abasourdi, bouche bée, après avoir observé ce dont elles étaient capables.

J'enfourche alors mon vélo pour repartir chez moi estimant que j'en avais trop vu... Mais la plus jeune des six femmes, se

retourne et me voit ! Nous nous regardons pendant quelques instants. Elle commence à tourner son guidon, elle me fixe intensément. Je suis en danger. Mon cœur bat de plus en plus fort. Le stress me serre le ventre. Quand elle se trouve à une dizaine de mètres de moi, je donne alors de grands coups de pédale. J'avance de plus en plus vite et la femme qui me poursuit semble perdre de la vitesse. Je suis en train de la distancer. Elle descend de son vélo et hurle quelque chose d'étrange, encore dans son langage. J'ai réussi à la semer. Le trajet de retour à mon domicile est interminable.

Quelle journée effrayante... Je n'arrive pas à réaliser tout ce que j'ai vécu. Mais d'où viennent ces femmes ? Que voulaient-elles à cette petite fille ? La journée avait pourtant bien commencé jusqu'à ce que je croise le chemin de ces êtres étranges. Je ne sais même pas pourquoi je me suis tant intéressé à elles, d'ailleurs... Pour leur étrangeté sûrement, c'est vrai qu'elles m'interrogent. Je n'aurais jamais dû les suivre... Cet épisode m'a décidément marqué. De retour chez moi, j'essaie de me détendre un peu : je me

prépare une tisane — pas un café — et m'installe dans le canapé. Là, après avoir consulté mes mails, je me connecte sur Facebook. Un ami a partagé un article de journal. Ma curiosité va me pousser à cliquer sur le lien. La page charge, puis le titre de l'article apparait :

« Kidnapping manqué : 6 femmes de différentes générations aux regards magnétiques et inquiétants, d'après la jeune victime ».

Incapable de verrouiller l'iPad, je reste bloqué. Pourtant j'en ai déjà trop vu. Dans un geste brusque, je renverse ma tasse de tisane. Ce sont elles, j'en suis sûr ! Une peur viscérale m'envahit de nouveau : je sais que l'une d'elles m'a vu.

Cela fait plusieurs heures que je tourne en rond, j'ai besoin d'évacuer cette peur, tout seul. La nuit est tombée sur Lyon. Je repense encore à cette journée. Je vois de nouveau ces six femmes avec leurs dents en or, ces rides qui leur donnent un air sévère, et les taches de naissance sur le front qui brunissent leurs visages. J'ai toujours du mal à me dire que ces femmes seraient des kidnappeuses. Il faut que je

me contraigne au calme : sinon je vais devenir fou ! Mais je me retrouve dans une rue inconnue, entièrement déserte, et j'entends... les paroles de ces femmes étrangères ! Oui, j'aperçois les criminelles : je les reconnaiss immédiatement. Je vois la plus âgée sonner à la porte d'un immeuble et la jeune fille qui leur ouvre la porte se faire enlever. Je ne peux rien faire, mon corps ne réagit pas ! Elles sentent ma présence, et s'approchent de moi... Non !

Je me réveille en sursaut, ce n'était qu'un cauchemar. Je regarde l'heure, il est 3h37. Je suis réveillé par des coups... donnés à ma porte. Irréguliers mais puissants. La douleur me tord le ventre : la terreur s'empare de moi. Je n'ose pas sortir de mon lit, mais j'entends un claquement : un long courant d'air envahit alors tout l'appartement. Je me réfugie bêtement sous ma couette, je tremble et transpire. Le sang se glace dans mes veines... Je ressors la tête des draps. C'est alors que j'entends la télé du salon s'allumer toute seule. Des bruits de pas résonnent, la porte de ma chambre s'ouvre ? Une vieille femme se place devant mon lit. Ses dents scin-

tillent, c'est de l'or brut. Je la reconnaiss mais quelque chose a changé : sa tache de naissance, bien que toujours présente, se dessine au-dessus d'yeux rougis qui me fixent. Il faut encore que je me réveille, tout cela n'est qu'un cauchemar, une fois de plus ? Je n'y parviens pas ! Je ne rêve plus : ses longs cheveux blancs tombent jusqu'au sol, comme des tentacules. Une robe noire, simple, la recouvre. Ses ongles longs m'intriguent. Elle paraît plus jeune, ses rides se sont estompées, sa peau lisse ressemble désormais à celle d'une petite fille. Elle tend soudain ses mains vers moi.

« Ales, Doles, Toles », dit-elle...

3. Tu vois un peu le tableau ?

4è du Collège Jean Jaurès

Quand la sorcière prononce la formule, je me souviens que la phrase est inscrite au bas du tableau que j'ai acheté avant hier chez un petit antiquaire de la rue Auguste Comte. J'avais profité de ma journée de congés pour flâner dans les rues de la Presqu'île, quand, en passant devant une boutique, un mystérieux reflet avait attiré mon attention sur un tableau. Je m'étais précipité à l'intérieur pour l'acheter. En rentrant chez moi, je m'étais empressé de l'accrocher au dessus de mon lit.

C'est une huile sur toile bordée d'un cadre doré qui représente un personnage ressemblant à la plus vieille des six femmes. Un béguin et une fraise de coton blanc encadrent une figure hommasse au cœur de laquelle est planté un nez pointu comme une flèche. Son visage est pareil à celui d'une sorcière. Elle a plusieurs verrues dans le cou, la peau grasse et luisante, de petits yeux de souris, et un sourire diabolique dévoilant de minuscules dents jaunes.

La magicienne plonge une main à la peau lisse et claire dans la poche de sa jupe, en sort une craie et trace en tremblotant, sur le parquet de ma chambre, de grands traits qui se croisent. Il fait nuit noire et ma chambre est à peine éclairée par la pleine lune à travers la fenêtre à meneaux. Quand elle se relève, je découvre sur le sol, entre ma commode et mon lit, un signe étrange, incompréhensible, comme une étoile à cinq branches. Elle place ensuite au bout de chaque branche une petite bougie qu'elle allume. Elle s'approche de moi pour me couper une mèche de cheveux, et mon cœur se met à battre de plus en plus vite. Quand elle les disperse sur chacune des bougies, une drôle d'odeur de brûlé se répand dans la pièce. Je suis terrifié. On dirait qu'elle accomplit un rituel.

À l'instant où elle me pousse au centre du pentagramme, je sens, dans le bas de mon dos, pousser une queue de rat, fine mais puissante et incontrôlable, qui s'agit à travers la chambre et renverse un vase. Ce vase, j'y tenais tellement! Ma grand-mère me l'avait offert quelques mois avant sa

mort. À l'instant où l'eau se répand sur mon torse, une fourrure blanchâtre, épaisse et bouclée envahit ma peau et déborde de mon tee-shirt. Mes dents tombent une à une, laissant place à un bec puissant. Poussé soudainement par un accès de rage, je bondis vers elle, mais elle prononce une formule qui semble m'ôter toute volonté. Mes bras sont devenus des ailes. Dans le miroir qui surplombe la commode, j'aperçois une chouette juchée sur le bord du lit. Je veux crier mais ne produis qu'un hululement terrible. La sorcière me saisit tout à coup et d'un geste large, me propulse contre le tableau.

Sonné, je tourne lentement ma petite tête, et vois de mes yeux écarquillés que je suis perché sur l'épaule d'une femme laide aux dents en or : je suis à présent dans le tableau. Est-ce un rêve ? Autour de moi j'entends des cris et des bruits de pas. J'essaie d'ouvrir une paupière. Malgré la lumière qui m'aveugle, j'aperçois des hommes et des femmes tout droit sortis d'un tableau de Georges de la Tour, qui s'agitent, tirant des charrettes.

Effrayé, je cherche à me repérer. Je remarque dans l'angle une plaque en bois indiquant « Place St Jean ». C'est bien mon quartier mais je ne le reconnaiss pas. Puis des gens tenant dans leurs bras des journaux intitulés *La Gazette* crient à tout va : « Henri IV a été assassiné. » J'essaie de me rappeler mes cours d'histoire : Henri IV... Je suis au XVII^e siècle !

4. Histoire sans fin

3^e du Collège Colette

Je me regarde et... Aaaaahhh ! Mes bras ont disparu, je me sens petit et léger, je vois le monde en grand, des plumes recouvrent mon corps, mes sens deviennent plus aigus, ma vision s'accroît, je tremble... Oh mon dieu ! Elle m'a transformé... en chouette ! La vieille femme m'a plumé ! J'observe tout autour de moi et je reconnaiss la cathédrale. Comment vais-je retrouver mon corps ? Tout me semble différent, je scrute tout autour de moi et, au loin, se trouve un marché. J'essaie de me frayer un chemin parmi la foule en la survolant, les odeurs d'épices me transportent, les fruits colorés posés sur les tréteaux me font saliver...

Devenu un rapace, j'ai une vue plus aiguisée que jamais, je scrute les alentours pour trouver ma proie, tous mes sens en alerte... Et, tout à coup, c'est incroyable ! J'aperçois ce qui est à l'origine de tous mes malheurs, le tableau maudit ! Au croisement de la rue du Bœuf et des Trois Maries, en pleine rue, il semble être mis aux enchères, je dois à tout prix m'en

emparer. Je plonge en piqué ! Je ne perdrai pas ce tableau une nouvelle fois ! Les questions se bousculent dans ma tête. Les yeux toujours rivés sur le tableau, je tourne subitement dans une petite ruelle étroite, nous avons quitté le tumulte du marché, maintenant tout est calme. Une fois au sol, ma vue est troublée et, quand je retrouve mes esprits, le tableau a disparu. Je survole le marché, affolé à l'idée que je ne pourrai plus jamais retourner chez moi, retrouver mon apparence et ma famille. Ma quête s'intensifie, je dois le retrouver au plus vite !

Je ne sais plus quoi faire... Perdu dans mes pensées, je ne fais plus attention à rien. Tout à coup, quelque chose attire mon attention, du coin de l'œil, je repère le tableau. Il est au bras d'un homme qui me paraît colossal. Je fonds en piqué sur lui et l'agrippe de mes serres puissantes. Je parviens à extirper des mains de l'homme ce que je convoite mais, pris dans mon élan, je heurte un lampadaire et m'écrase sur les pavés froids de la rue. Je me redresse doucement et pénètre dans le tableau.

Où suis-je ? J'entends des coups de feu et des obus pulvérisant le sol. Sur les murs, des affiches sont placardées : « La France a déclaré la guerre à l'Allemagne nazie ». Je regarde mon corps : des poils ras recouvrent mon corps, un pelage roux a remplacé les plumes qui le réchauffaient quelques instants auparavant, je suis devenu un renard ! Ce cauchemar n'arrêtera donc jamais ? Encore une fois, je n'ai pas le temps de me morfondre, il me faut réagir ! Tout autour de moi, règne le chaos.

Très vite rattrapé par les tirs croisés des hommes qui combattent à quelques mètres de moi, je cours aussi vite que je peux. Il me faut traverser le front à mes risques et périls. Je parviens à éviter difficilement les obus qui tombent autour de moi. Épuisé, je trouve un refuge sous une caisse abandonnée là par des hommes qui ont certainement dû être surpris par les échanges de tirs. Vais-je survivre à ce déluge de flammes et de métal ?

5. Les oiseaux de Knar

4è du Collège Gilbert Dru

Je suis toujours sous la caisse. J'entends des coups de fusils, des gens qui crient ; je ne peux pas bouger mais je cherche un moyen de sortir car je ne peux plus rester ici ! Je décide de prendre mon courage à quatre pattes et j'essaie de m'enfuir : je soulève la caisse avec mon museau et je cours le plus vite possible, tout droit sans m'arrêter. Je bouscule un soldat et cours sur un pont, il faut que j'arrive sur la place des Terreaux, j'entends toujours des hommes qui hurlent derrière moi. J'aperçois l'entrée du musée des Beaux Arts et fonce à l'intérieur. C'est ici que j'espère trouver une œuvre me permettant de retourner à mon époque. C'est absurde mais c'est la seule solution que je puisse envisager : d'abord trouver ce tableau et ensuite me projeter dedans.

Je me faufile dans les diverses salles, qui me paraissent vides : sans doute les dégâts de la guerre. Je me sens perdu et tout me semble gigantesque à cause de ma petite taille.

Soudain mon regard s'arrête. Devant moi, un triptyque peint à même le mur : deux oiseaux et un chien séparés par une ligne. Les deux oiseaux sont identiques mais de couleurs différentes. Dans la première case, je reconnais l'oiseau bleu avec son bec orange et ses deux grands yeux, l'un plus grand que l'autre. Il tire la langue. Je ne sais pas comment c'est possible, mais il s'agit bien d'un graph de Knar. Ses oiseaux ponctuent gaiement les voies express du périphérique lyonnais ! J'hésite à me jeter dans cette fresque... Et si je me transforme en oiseau ou en chien, ou pire en un mélange des deux, comme un monstre de la mythologie ?

Je saute finalement dans le tableau, je me retrouve dans une faille temporelle, trou noir où le temps n'est plus une chronologie, où l'espace est sans lieu. Je revois alors défiler tous les événements de mon aventure avec les six femmes jusqu'aujourd'hui. Avant de rouvrir les yeux sous forme humaine. Devant moi se trouvent les oiseaux de Knar peints sur la vitre d'un abribus : je réalise à ce moment-là que je suis de retour à mon époque, précisément à la station où tout a commencé.

Le bus arrive. Je m'assois, entouré de nombreuses personnes. Je me place au fond, regardant par la fenêtre, l'esprit pensif. Des milliers de questions se bousculent dans ma tête, sans que je puisse y répondre. Personne ne semble remarquer ma présence. Suis-je seulement vivant ?

Je me mets à penser à toutes les péripéties que j'ai pu traverser durant ce long périple de recherches et d'inquiétude. Une question me turlupine par dessus tout : pourquoi les ai-je suivies ? Soudain, après un virage serré, j'aperçois les six femmes. Elles semblent attendre le bus à la prochaine station. Une impression de « déjà vu » m'enveloppe... Tout va-t-il se répéter ?

Dix classes de collégiens et Joy Sorman écrivent onze nouvelles en cadavres exquis

Ce projet d'écriture collaborative entre des collégiens et un auteur est mené sous forme de Classe Culturelle Numérique sur l'ENT [laclasse.com](#) au cours de l'année scolaire.

Des fictions s'élaborent en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. L'auteur, cette année Joy Sorman, écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Cette année, 260 collégiens (4^e, 3^e et 3^e professionnelle) ont écrit 11 nouvelles avec Joy Sorman. Lisez les nouvelles en ligne sur [air.laclass.com](#).

Classe Culturelle Numérique sur [laclasse.com](#)

Conception : Christophe Monnet, Erasme - Métropole de Lyon et Isabelle Vio, Villa Gillet,

avec Maylis de Kerangal et Marie Musset IA-IPR de Lettres - Académie de Lyon

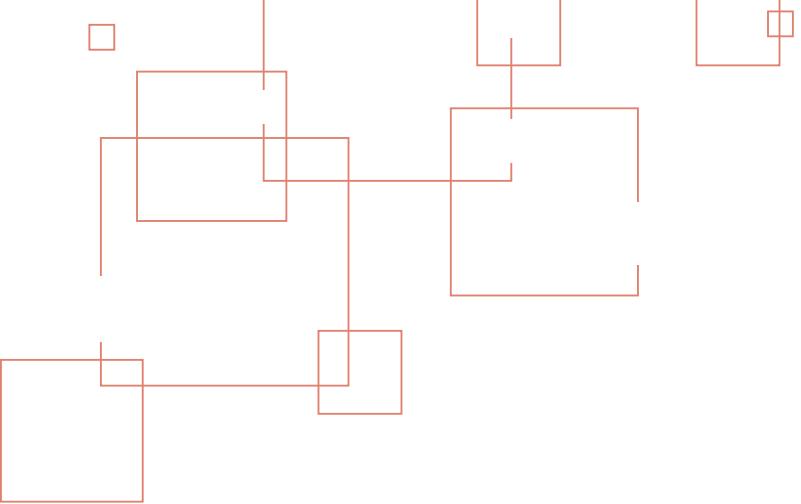
Site web : [air.laclass.com](#) développé par Patrick Vincent, Erasme - Métropole de Lyon

Suivi de projet : Hélène Leroy, Erasme - Métropole de Lyon et Nicolas Bernard, Villa Gillet

Mise en page : Aliénor Fernandez, Erasme - Métropole de Lyon

Relecture : Nicolas Bernard, Villa Gillet





Comme chaque jour, je prends le bus, six étranges femmes attirent mon regard pour mon plus grand malheur. L'envie de les suivre me prend, quelle erreur!

Je ne savais pas que j'allais me retrouver dans ces situations là : course-poursuite en vélo, réincarnation, vol de tableau...

Comment échapper à tout cela ?



© Hélène Gallimard

Une *Classe Culturelle Numérique* menée sur l'ENT laclasse.com, initiée par Erasme, living lab de la Métropole de Lyon, co-conçue avec la Villa Gillet. En collaboration avec le Rectorat de l'Académie de Lyon et la Direction Académique des Services de l'Éducation Nationale du Rhône. Avec [Joy Sorman](#), invitée aux 9es Assises Internationales du Roman.

